

Viktoras Petravičius, les daïnos et l'âme de la Lituanie

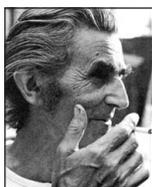
Aleksis Rannit (1948)

Dans son livre *De Montmartre au Quartier latin*, l'écrivain et journaliste Francis Carco rapporte l'influence que l'art nègre a exercée sur Picasso. Mais c'est en poète qu'il en parle, en racontant une anecdote, précieuse à maints égards. Vlaminck avait découvert dans un bistro une statue nègre qu'il avait acquise à un prix modique. Il se rendit avec sa statue chez Derain, l'installa dans l'atelier de celui-ci, la contempla longuement et dit : « Presque aussi beau que la Vénus de Milo ! » - « Non, aussi beau », répondit Derain. « Si nous l'emportions chez Picasso ? » proposa Vlaminck. Ils prirent la sculpture et se mirent en route. Ils trouvèrent Picasso dans son atelier et la lui montrèrent en lui disant ce qu'ils en pensaient. Picasso contempla la statue, puis les deux peintres : « C'est plus bê », dit-il avec son accent espagnol.

C'est un pur hasard que Vlaminck ait découvert une statue nègre et non pas un bois sculpté de l'art populaire lituanien. L'effet eût été aussi stupéfiant. Incroyablement jeune par l'impression qu'il produit sur la sensibilité, primitif en apparence seulement si on le compare à la Vénus de Milo, tel est l'art populaire des sculpteurs du bois de Lituanie, art que n'altère pas le temps. En déployant une puissance neuve, sans modèle aucun présent à la pensée, ils ont d'un cœur pur créé ces œuvres innombrables qui représentent le Christ méditant, les Saints, la mère de Dieu, et très souvent ce monde baigne dans une atmosphère païenne. La forme est inexorablement concrète mais elle masque, comme dans la plastique de caractère transcendantal de l'Asie, de l'Afrique et dans l'art des Incas, la séculaire prédilection des Lituaniens pour ce qui est abstrait. Les choses s'ouvrent jusqu'au plus profond d'elles-mêmes et se dévoilent complètement avec leurs problèmes.

L'Occident a fait, en matière d'art, cadeau à l'humanité de l'étude approfondie des formes, ou mieux, de procédés de figuration artistique qui n'ont pas été dépassés, mais il lui a dérobé son âme. C'était la tâche de nombreux artistes modernes, celle d'Henri Rousseau avant tout, de la restituer à l'homme. Considérons également l'art du graveur sur bois lituanien Viktoras Petravičius. La Lituanie, sa patrie, est encore le siège de forces agissantes que l'Europe a perdues ou détruites.

Oui, Petravičius est un vrai Lituanien, bien qu'il ait étudié à Paris où il a obtenu le Grand prix à l'Exposition universelle de 1937 et bien qu'il soit en même temps, dans une certaine mesure, l'héritier des valeurs éternelles de



Viktoras
Petravičius.

l'Occident. Retour aux sources nationales, tel est l'appel de son art. Ce qui signifie retour à la subjectivité qui ignore les limites, retour à la candeur de l'enfant, retour à la puissante tradition locale de l'art plastique et de la gravure sur bois de caractère populaire. Un sentiment frémissant de jeunesse anime cette œuvre. Le fait surprenant est que Petravičius qui cherche dans l'art des primitifs des affinités électives, possède aussi l'âme de ses ancêtres, ce qui lui permet donc de donner du monde une image empreinte d'un cachet national vraiment romantique. Gauguin, amoureux des formes simples et pures, est son frère spirituel (là il ne s'agit pas d'un maître), et nous faisons nôtres ces paroles inoubliables: « Ce qui est 'barbare' est pour moi un moyen de rajeunir. Je suis remonté loin, loin en arrière avant l'époque des chevaux du Parthénon, jusqu'aux petits chevaux de bois de mon enfance ». Petravičius revient aux oiseaux de son enfance qui se donnaient des baisers, et son œuvre, qui retrouve les accents de cette enfance, s'illustre par la simplicité, digne de celle des contes de fées, de la représentation qu'il se fait de l'univers.

L'observateur s'enrichit ainsi d'un style nouveau et primitif et reprend le procès de la création artistique à ses origines en jetant un pont par-dessus les âges, et il est souvent difficile de faire la part des éléments anciens et nouveaux. Petravičius connaît naturellement à la perfection les principes de l'étude actuelle des formes ; il possède un art consommé de la composition et il connaît les effets décoratifs et ornementaux ainsi que l'art d'harmoniser les surfaces. Mais il ne modèle rien d'une façon formelle. Le langage ne prescrit pas à la pensée la forme qu'elle doit revêtir. Il ne s'agit là d'aucun jeu de mots, d'aucune rhétorique. Ici tout est sentiment. Petravičius se prodigue lui et son œuvre dans la plénitude inépuisable de ce monde unique avec une royale et enfantine innocence. Il ne veut ni s'appartenir ni différer d'autrui et il n'aspire ni à une solitude affectée, ni à l'originalité ; mais au moment où sa pensée se meut parfaitement libre dans un large sentiment de bien-être, l'artiste crée une facture entièrement personnelle. Son naturalisme archaïque est le plus pur art d'expression. Loin de chercher à comprendre il faut bannir l'entendement, se laisser toucher et vivre, car l'essentiel de son art réside dans les sons dont la musicalité agit sur le monde des sensations élémentaires.

La signification artistique de l'œuvre de Petravičius s'exprime avec une naïveté véritable. Du sentiment très fort qu'il éprouve pour ce qui est actuel et féérique, son art tire la force d'animer la matière inerte dans la mesure où, lançant un défi au temps, il met en relief ces images d'un monde évanoui et celles du monde environnant : il a concrétisé avec bonheur ces images en personnages ou en paysages d'une grande sensibilité après les avoir simplifiées considérablement. Par la régularité plastique de son style, l'artiste maîtrise son effervescence intérieure et il traduit avec une apparente pauvreté de moyens les états de l'âme en des formes nettes. Un noir profond, tendre, s'étale en larges taches à côté d'un blanc éblouissant et son papier

s'illumine d'éclairs qui, parfois évocateurs, parfois éclatants comme une fanfare, zèbrent l'obscurité¹.

C'est lorsque Petravičius subit le plus fortement l'influence de l'art lituanien que naissent, au vrai sens du mot, les perles naturelles de son talent créateur. Non seulement certains sujets choisis parmi son œuvre, mais la représentation même qu'il donne des images offrent les caractères essentiels de l'art et de la conception de la vie des Lituanais. On évoque involontairement en contemplant de telles gravures les chants populaires lituanais. Cet art graphique qui apparaît au profane "robuste" et "animal" avant tout, possède cependant le ton tendre et évocateur de ces chants populaires. Voilà pourquoi l'impression qu'il produit est si forte et si immédiate, notamment dans les gravures [qui illustrent ces pages] issues du recueil de chants populaires réunis par les soins de Gražina Krivickienė.

Ce n'est qu'en Lituanie qu'on chante avec autant de douceur.

La Lituanie possède un trésor extraordinairement grand de chants populaires aujourd'hui encore vivants (*Lietuvių Tautosakos Archyvas* a réuni, jusqu'à la Seconde guerre mondiale, 125 000 lieder accompagnés de 15 000 mélodies). Lessing, Goethe, Herder, Jacob Grimm, Chamisso et Dehmel ont été charmés par la profondeur du sentiment et le sens profond de ces chants populaires qu'ils appellent "dainos". Oscar Milosz², l'éminent poète français d'origine lituanienne, a transposé en français une série de ces lieder. Le poète russe Balmont³, mort en exil, les a également traduits en russe, et nous voyons quelle profondeur d'expression philosophique, métaphysique et cosmique des choses ce simple peuple de paysans peut atteindre. Ces lieder ont inspiré à Lermontov, le Byron russe, une de ses plus belles œuvres. Dans son poème intitulé *La Lituanienne*, il dit : « Ce n'est qu'en Lituanie qu'on chante avec autant de douceur. » Celui qui n'a jamais entendu de lieder lituanais ne peut imaginer quels bienfaits émanent, comme des rayons, de ces chants populaires. Plus ces derniers sont anciens, plus ils se rapprochent du plain-chant grégorien qui confère à plusieurs d'entre eux une résonance orientale, ce qui confirmerait le fait que ce peuple aurait vécu jadis au bord du Gange. Sur d'autres lieder, qui se servent de strophes la plupart du temps simplement construites et ancestrales, règne une mélodie rappelant un peu le chant grec. Si on compare par exemple ces lieder aux chants populaires de l'Europe occidentale, on remarque combien moins qu'eux ils s'apparentent à la musique classique. Dans leur "sauvage" et croissante vitalité, ils n'ont presque rien de la musique classique à ses débuts. Aussi leur caractère mystique est-il à la fois si tendre et si fort, et la nostalgie dont ils sont lourds est-elle si profonde.

¹ Dans le manuscrit, les illustrations de V. Petravičius sont de couleur noire. Dans l'édition de 1948, elles sont brunes, ce qui est particulier, probablement, aux possibilités d'impression de l'époque.

² O. V. de L. Milosz. *Œuvres complètes*. Tome VI. *Contes lituanais de ma Mère l'Oye. Origines de la Nation lituanienne. Dainos*. Paris: Éditions Egloff, 1947.

³ Constantin Balmont. *Sevemoje Sijanije. Poèmes*. Paris: Éditions Rodnik, 1931 ; du même auteur: *La Lituanie et ses chants*. Paris: Mercure de France, 1928.



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 145.



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 32.

« Singulière race, en vérité, que celle des Lituaniens » dit Constantin Balmont. « Peu nombreuse, mais certainement appelée à jouer un rôle important en Europe orientale. S'enfermant, après un glorieux passé, dans les limites modernes étroites, elle y cultive, aujourd'hui comme hier, un des plus beaux langages de ce monde. » Le folklore lituanien porte l'empreinte d'une haute antiquité. Comme toutes les manifestations d'art très primitives, il est tout ensemble simplicité et subtilité extrêmes. Voici un exemple de ses balbutiements les plus archaïques :

Dans la prime tiédeur vernale,
 Le Croissant a pris la roue solaire pour femme.
 L'épouse claire, fort matinale,
 Cherche en vain dans le ciel son nocturne conjoint.
 L'époux, errant à l'aventure,
 Rencontre l'Etoile du matin.
 Furieux, Perkunas, le maître du Tonnerre,
 Fend l'infidèle en deux.
 Comment as-tu osé abandonner ma fille,
 Quelle folie est la tienne d'errer comme tu fais
 Et de t'éprendre de la Matutinale ?
 Profonde est la douleur dans mon âme de dieu.
 (Traduit par O. V. de L-Milosz)⁴

⁴ Le texte est une traduction de la chanson "Les Noces de la Lune" ("La Lune a épousé le Soleil") publiée dans le recueil de dainos de Liudvikas Rėza. Ce n'est pas une chanson lituanienne populaire authentique, comme cela fut découvert dans l'après-guerre en étudiant l'héritage manuscrit de Rėza, mais sa propre création (Albinas Jovaiša. *Liudvikas Rėza*. Vilnius: Vaga, 1969, p. 259-264).

Jacob Grimm écrit en 1826 au sujet des dainos : « On remarque que le lied et le chant vivent encore, peuvent à chaque occasion grandir de nouveau et ne sont jamais privés d'une certaine noblesse et de règles dont manque précisément ce qui chez nous en Allemagne porte encore le nom de chant populaire. »

Le Lituanien est d'abord un être qui sent, ensuite un être qui pense.

Mais il faut réussir à entendre ces lieder dans le texte original, sans chercher à les harmoniser. Plusieurs compositeurs et dirigeants de chœurs, en essayant de les adapter, leur ont prêté un caractère trompeur. Extraits d'une série de chants populaires, ils sont devenus romances et lieder slaves. Les prétendus "raudos" sont pour la plupart à une seule voix, sans accompagnement ; ils ne connaissent ni mesure ni mouvement et forment librement leur rythme en liant les tons accentués à ceux qui ne le sont pas. Cette musique aspire à traduire immédiatement et avec des accents expressifs des sentiments douloureux. Mais les dainos sont aussi pénétrés d'un désir et d'une souffrance obscurs comme du sentiment du beau. Il y a très peu de chants populaires joyeux en Lituanie. La joie débordante est bannie de ces lieder dont la polyphonie est cependant beaucoup plus riche, et dont l'harmonie chantante possède une intimité infiniment plus subtile et plus tendre que tous les autres. Le chant populaire lituanien offre toujours de nouveau le sentiment d'une force peu commune, de la mélancolie douloureuse et de la résignation qui en deviennent le critère. Plongé dans les étendues, illimitées comme leur pays, de ce sentiment, l'homme a conscience d'être extrêmement petit et complètement perdu. L'éternité le contemple avec tranquillité et majesté et l'arrache à la terre. Ainsi naît du plus profond lointain la religion de cette poésie et de ce chant qui domine également toute la littérature lituanienne.

Pour comprendre les chants populaires lituaniens et pour être sensible à l'art de Petravičius, on doit saisir le sens de la spiritualité des Lituaniens. L'âme pour eux dépasse les réalités matérielles. Leur art révèle qu'ils sont plus aptes à se fondre dans un monde intérieur qu'à prendre seulement le monde extérieur pour modèle. Ce dernier n'est qu'un moyen. Pour ce peuple, l'homme est d'abord un être qui sent et ensuite un être qui pense. Esprit analytique et esprit systématique n'importent pas au Lituanien qui tient au contraire les mythes, les rêves et la poésie pure pour les seules révélations valables de la vérité. Ses créations, de nature lyrique, s'opposent formellement au rationalisme.

Le Lituanien sait donner sans blesser.

Ce n'est pas la domination de soi mais le don de soi, ce n'est pas la tension mais l'abandon qui sont pour eux les qualités dominantes. L'absence de règles chez les Lituaniens se marque déjà dans les changements de tons si vifs de la langue lituanienne et qui en rendent la connaissance si difficile pour l'étranger. Le Lituanien vit avec une confiance inconsciente en toutes choses. Il laisse

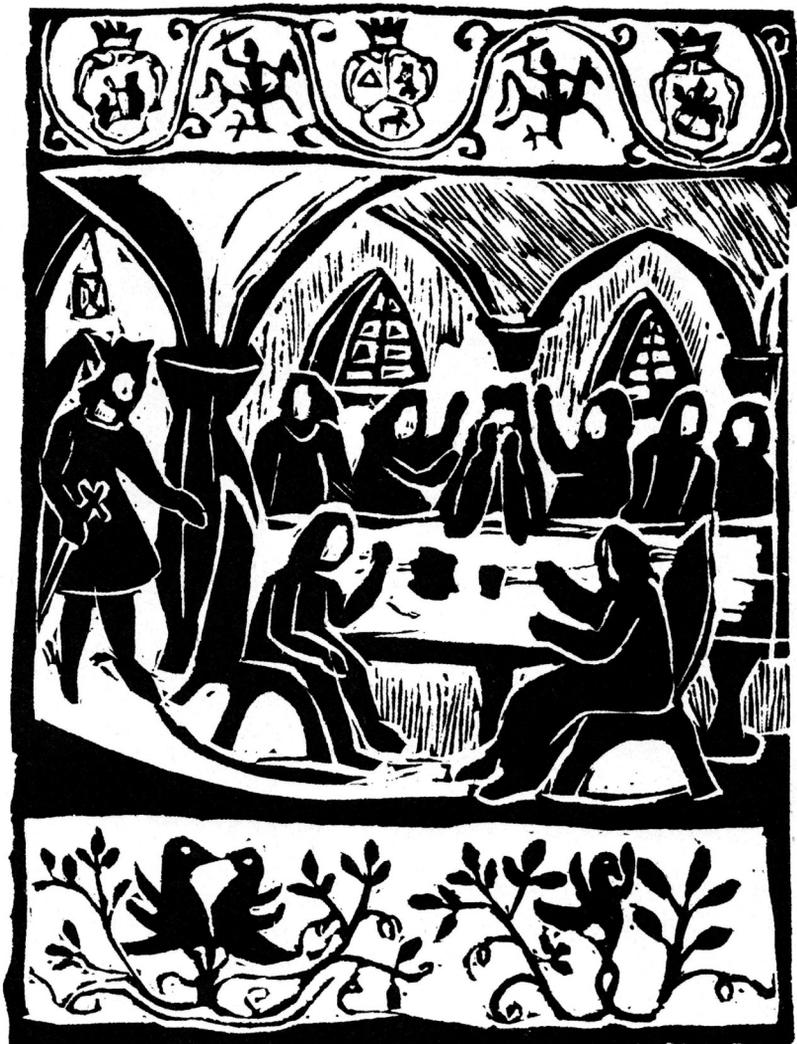


Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 161.

irrésistiblement jaillir ses penchants naturels qui ressemblent souvent à des chevaux sauvages refusant de se soumettre à la raison. La conscience lituanienne actualise les sentiments mais ne les contrôle pas. Il n'y a pas là une dictature, d'ailleurs inutile, de l'entendement. Les dictatures sont toujours le signe de la misère. Un organisme sain n'en a pas besoin et ne la supporte pas. Parce que le Lituanien n'éprouve pas d'angoisse, il n'a pas besoin de se défendre par le contrôle de la conscience. C'est pourquoi la vie lituanienne est exubérante, prenant en elle un essor ailé, moins entravée que la vie en Europe occidentale. Elle est transportée par le torrent puissant de la vie qu'aucun barrage ne resserre. Le charme du naturel distingue le Lituanien, ce qui se rencontre rarement à l'Ouest. On trouve la plus belle simplicité chez le paysan. Il est capable de partager joie et souffrance. Il prend part aux préoccupations spirituelles de son prochain comme s'il les éprouvait lui-même. Il sent immédiatement la vie d'autrui. Son premier principe s'appelle sympathie et confiance. Il croit à la bonté de son prochain jusqu'à ce qu'on lui fournisse la preuve du contraire, mais souvent bien au-delà même. Le Lituanien n'est pas seulement toujours prêt à apporter une aide bénévole mais il sait aussi donner sans blesser. Sa délicatesse pleine de tact, la chaleur avec laquelle il porte secours, enlèvent à son offrande cet égoïsme oppressant qui gâte la plupart du temps les dons eux-mêmes. Les Lituniens ont le cœur joyeux d'un des peuples les plus hospitaliers de la terre. L'hôte est sacré pour eux ; ils lui offrent ce qu'ils ont de plus précieux.

Soulignons en particulier la merveilleuse féminité de l'âme du Lituanien : sa façon de donner, sa vénération, son humilité, sa patience et sa foi ainsi que le principe de la plénitude organique ont un caractère féminin. Les cultures qui présentent cet élément féminin sont en particulier les plus riches, les plus fécondes, les plus artistiques, les mieux douées du sens de la beauté. Combien de beauté s'est répandue sur le continent indien, sur la Grèce et la France ! La Lituanie est le pays des possibilités spirituelles illimitées. Mais l'essence de ce peuple demeure toujours, dans la synthèse spirituelle et dans le domaine éthique, la conciliation et la fraternité. Le mouvement de la vie s'accomplit chez lui du dedans vers le dehors. D'une façon permanente, son monde intérieur se déverse dans le monde qui l'environne, de la même façon qu'il s'identifie à lui. Aussi ce qu'il exprime délivre-t-il les forces de son âme.

Sous ce jour on comprend alors l'âme dévouée et la merveilleuse contemplation des "daïnos" ainsi que la puissance d'expression des dons naturels d'un Petravičius.



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 95.

Liudvinavas

Išgėriau vieną
Kai saldų pieną.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu ir antrą. (2x2)

Išgėriau antrą
Širdis nesupranta.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu ir trečią. (2x2)

Išgėriau trečią
Mylėdamas svečią.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu ketvirtą. (2x2)

Išgėriau ketvirtą
Galva mano tvirta.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu ir penktą. (2x2)

Išgėriau penktą
O rytoj vėl šventa.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu ir šeštą. (2x2)

Išgėriau šeštą
Pasigavau šešką.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu septintą. (2x2)

Išgėriau septintą
Jau dienele švinta.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu aštuntą. (2x2)

Išgėriau aštuntą
Nuo suolo nuvirtau.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu devintą. (2x2)

J'ai bu le premier verre
Comme du petit-lait.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un deuxième. (2x2)

J'ai bu un deuxième
Mon cœur ne comprend pas.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un troisième. (2x2)

J'ai bu un troisième,
Plein d'affection pour l'hôte.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un quatrième. (2x2)

J'ai bu un quatrième
Ma tête tient le coup.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un cinquième. (2x2)

J'ai bu un cinquième,
Demain est encore férié.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un sixième. (2x2)

J'ai bu un sixième
J'ai attrapé un putois.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un septième.

J'ai bu un septième
Déjà le jour point.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un huitième. (2x2)

J'ai bu un huitième
Je suis tombé du banc,
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un neuvième. (2x2)

Išgėriau devintą
Pakinkiai sulinko.
Susimilk, da įpilk,
Da gersiu dešimtą. (2x2)

Išgėriau dešimtą
Regiu velnių šimtą.
Susimilk, da nepilk,
Jau daugiau negersiu. (2x2)

Patvory gulėjau,
Su velniais kalbėjau.
Oi kas bus, kas nebus,
Bet aš neprapsiu. (2x2)

J'ai bu un neuvième,
Mes jarrets ont fléchi.
Sois gentil, verse encore,
J'en boirai un dixième. (2x2)

J'ai bu un dixième,
Je vois des diables par centaines.
Sois gentil, ne verse plus,
Je n'en boirai plus. (2x2)

Affalé près de la clôture,
Je parlais avec les diables.
Quoi qu'il arrive.
Je m'en sortirai. (2x2)

Vilkaviškis

- Kam šerei žirgelį,
Kam šveitei kardelį?
Kur josi, berneli,
Baltas dobilėli? (2x2)

- Aš josiu, mergelė,
Į didį karelių,
Į didį karelių,
Svetimon šalelėn. (2x2)

Į karužę jojau,
Į pulkelį stojau,
Gailiai nusižvengė
Bėrasai žirgelis. (2x2)

O kai aš jojau
Per Vilniaus miestelį,
Visos miesčionkėlės
Į mane žiūrėjo. (2x2)

- Pourquoi et pour qui nourris-tu le coursier,
Pourquoi et pour qui fourbis-tu l'épée ?
Où chevaucheras-tu, jeune homme,
Mon très cher frère ? (2x2)

- Je chevaucherai, jeune fille,
Vers une grande guerre,
Vers la grande guerre
En terre étrangère. (2x2)

J'ai chevauché vers la guerre,
Rejoint mon régiment,
Comme tristement
A henni mon cheval bai. (2x2)

Mais quand je chevauchais
En traversant Vilnius,
Toutes les petites citadines
Me suivaient des yeux. (2x2)

Extraits de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 136-137-163.
Traduit par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 41.